

et invariables, une foule d'autres lois exclusivement propres aux temps, aux lieux, aux différents modes, aux différents degrés du développement intellectuel et moral de l'humanité; la législation littéraire d'un peuple ou d'une époque ne saurait donc toujours être celle d'un autre peuple, d'une autre époque.

Or, nous sommes séparés d'Athènes et de Rome, moins encore par la distance des siècles que par la distance incommensurable des idées. Entre les anciens et nous, il y a une révolution la plus radicale, la plus complète qui fut jamais, le christianisme. C'est comme un monde tout nouveau que la main créatrice a surperposé à un autre monde. Nous, hommes du dix-neuvième siècle, que nous sommes loin d'envisager Dieu, la vie, l'homme, le monde comme les envisageaient le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste!

Dieu, c'était pour la masse des croyants l'idéal de l'homme, l'Apollon du Belvédère, le Jupiter Olympien; c'était pour les plus hautes intelligences, le Dieu du panthéisme physiologique, l'âme du monde enchaînée au grand corps de l'univers comme l'âme de l'homme à ses organes.— Dieu, c'est pour nous l'être éternel, immense, souverainement indépendant des liens de la matière, l'être qui d'un mot a créé le monde et le gouverne avec une sagesse, une bonté, un amour infinis.

La vie, c'était pour eux un banquet où chaque convive devait s'empressez de jouir, de boire à longs traits dans la coupe des plaisirs, l'heure approchant où leur âme allait descendre chétive et nue dans le sombre empire des Mânes. — La vie, c'est pour nous le pénible et court noviciat d'une existence infinie en bonheur et en durée; c'est l'enjeu de l'éternité.